

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 36

Artikel: Un mot qui s'en va
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

suivies ni désirées. On cherche les Indes, on aborde en Amérique.

Que chacun donc agisse selon sa foi... Ensuite, commencez par le commencement; tout en écartant le christianisme, tâchez de vivre chrétiennement. Je ne vous prends pas en traitre, je vous avertis qu'à pratiquer l'Evangile on court le risque d'y prendre goût. L'Evangile finit par se faire aimer des âmes sérieuses; il vous conduira, je l'espère, plus loin et ailleurs que vous ne comptiez aller. »

Un mot qui s'en va.

Dans la *Théodora* de V. Sardou, un des personnages de la pièce se sert, pour désigner son dîner, du mot *fricot*. A ce propos, M. F. Sarcey se livre à cette amusante fantaisie grammatico-culinnaire :

« Le vrai fricot, c'est celui que nous avions entendu chanter sur le poêlon, quand la mère ou la bonne avait versé dans la platine le beurre qui, en s'échauffant, emplissait l'air d'un frr... frr... joyeux et appétissant. Nous humions ce bruit, et la bonne odeur qui l'accompagnait, de toutes nos oreilles et de toutes nos narines. Était-ce veau ou bœuf, poulet ou lapin, nous ignorions les mystères de la cuisine. Mais c'était du fricot. Oh ! le bon fricot !

Quel dommage que ce mot se soit perdu !

Perdu, non, il ne l'est pas. Mais la bonne compagnie, du diable si je sais pourquoi, l'a déclaré populaire, et indigne de figurer dans la conversation, non plus que sur la table. Et nous ne l'avons pas remplacé. Trouvez-moi, je vous prie, dans la langue, l'équivalent de ce joli mot si expressif ! On vous servira du navarin aux pommes, du bœuf en daube, de l'oie aux marrons, une dinde truffée même..., mais le fricot, c'était tout cela, et encore autre chose.

— Y aura ce soir de bon fricot ! disait la mère avec un air d'intelligence.

De bon fricot ! Cela ouvrait des perspectives. Que serait le fricot ? Le cœur battait d'attente, et l'eau en venait à la bouche.

Je me souviens d'avoir entendu dans ma jeunesse, une petite bourgeoise qui disait avec une pointe d'orgueil : « Je leur ai fricoté uu joli petit dîner... Je ne dis que ça ! »

Elle n'avait pas besoin, en effet, de dire autre chose ! Fricoter un dîner, c'était le suprême de l'art pour la cuisinière. Et encore ai-je tort de me servir de ce mot d'art. Non, ce n'était pas de l'art, à vrai dire. Ces braves ménagères du temps passé faisaient de la cuisine avec leur cœur, car la bonne cuisine vient du cœur, comme les grandes pensées.

Tous ces souvenirs font frr... frr... dans ma mémoire. Savez-vous un radical plus pittoresque que ce frr... frr... qui grésille dans tout le vocabulaire de la cuisine ? La fricassée ! la friture ! le fricandeau ! que sais-je ?

Je vous l'avouerai tout bas : en dépit des gens comme il faut (ça m'est si égal de n'être pas comme il faut), malgré les sévères objurgations des dictionnaires, je me sers à l'occasion de ce mot fricot, si leste, si sonore, si expressif, si français, mes amis ; oui, français, car il n'y a qu'en France qu'on sait,

avec une queue de lapin, fabriquer un fricot à faire revenir un mort. Le miroton, c'est le fricot français par excellence. Il s'en exhale un fumet de patrie.

Le peuple dit encore *fricot*, et il a raison :

Je suis du peuple, ainsi que mes amours,
chantait Béranger. Et moi, je suis du peuple, ainsi que ma cuisine.

Voulez-vous que nous réhabilitions le mot de fricot ? dites, le voulez-vous ?...

Hélas ! à quoi vais-je penser là ! pour rendre au terme son vieux lustre, il faudrait d'abord que nous puissions remettre en honneur les mœurs des générations abolies. Le *fricot* ne redeviendra *comme il faut*, que lorsqu'il sera *comme il faut* aux honnêtes bourgeois de fricoter elles-mêmes le dîner de leurs maris. Nous avons le temps d'attendre. »

Variétés de chasseurs.

D'abord, il y a le chasseur qui *n'a pas de veine*. « J'ai une malchance constante, monsieur, répétait-il, toute la journée le gibier est parti devant mon voisin, jamais devant moi... Impossible de placer un coup de fusil !... »

Le chasseur qui n'a pas de veine est d'ordinaire une nature molle, indolente, traînant la guêtre au premier labouré, par conséquent rarement alerte et dispos ; le gibier se laisse approcher par lui, tout comme par les autres, — les perdreaux n'ont pas de ces préférences de jolie femme, — mais le chasseur est invariablement pris par surprise et ne tire pas le quart des coups que le sort lui offre.

Une variété du précédent est le chasseur qui tire toujours à des portées fabuleuses. Si vous lui demandez, quand il a tiré :

— Eh bien, avez-vous quelque chose ?...

— Comment voulez-vous... à une distance pareille... Tenez, comme d'ici à la borne.

Le fait est que je distingue à peine la borne. Comment diable a-t-il pu voir les perdreaux. En somme, bonnes jambes, mais coup-d'œil déplorable ; brûle 50 cartouches par jour et ne rapporte qu'un appétit d'enfer.

Il y a aussi le débutant : jarret d'acier, mais de l'émotion. Sa mère lui a dit en partant : « Jules, tâche qu'il ne t'arrive pas d'accident. » J'aurais préféré : « Tâche qu'il n'arrive pas d'accident aux autres. »

Et le chasseur qui fait *voler la plume* ? « Monsieur, figurez-vous que je *tape* mes deux coups à la compagnie, en plein milieu, monsieur ; la plume volait... elle volait comme dans un édredon, monsieur... Rien n'est tombé ! » — Pauvres bêtes, les voilà déplumées pour l'hiver !

Mais, sans contredit, le type le plus agaçant est celui du chasseur qui, fort maladroit, ne trouve rien de mieux que de s'accorder à un bon tireur et de vivre sur ses coups. Celui-là peut se classer sous l'étiquette : chasseur *collant*.

« Vous connaissez le pays, cher monsieur, je ne vous quitte pas, » vous dit au départ le bipède en question. La plus vulgaire politesse vous oblige à grimacer le plus aimable des sourires.